Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

22 | 2011

La route des pèlerins

Le Songe d'Enfer de Raoul de Houdenc : voie de l'au-delà ou chemin d'ici-bas ?

Carine Giovénal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1448>

DOI : 10.4000/questes.1448

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 65-77

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Carine Giovénal, « *Le Songe d'Enfer* de Raoul de Houdenc : voie de l'au-delà ou chemin d'ici-bas ? », *Questes* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1448> ; DOI : 10.4000/questes.1448

***Le Songe d'Enfer* de Raoul de Houdenc : voie de l'au-delà ou chemin d'ici-bas ?**

Carine GIOVÉNAL

Écrit au début du XIII^e siècle, en 1215¹, *Li Songes d'Enfer* de Raoul de Houdenc est réputé être le premier exemple en langue vulgaire de songe allégorique. Le texte se trouve aussi désigné sous le titre de *Voie d'enfer* dans deux des onze manuscrits qui le conservent² : il s'agit bien en effet d'un pèlerinage jusqu'à la cité d'Enfer, accompli lors d'un songe-cadre. Le lieu vers lequel se dirige le pèlerin est à l'opposé d'un lieu saint – Rome ou Jérusalem dans la littérature narrative viatique ou paradis dans la littérature didactique. Ce premier écart se double d'un second : à l'image traditionnelle d'un lieu infernal souterrain dans lequel le voyageur va descendre est substitué, dès le commencement du texte, le récit d'un cheminement horizontal au cours duquel le narrateur-pèlerin traverse différents lieux, y loge et rencontre nombre de personnages pittoresques, avant d'atteindre l'Enfer.

¹ Je suis les conclusions d'Anthime FOURRIER dans son article « Raoul de Hodenc : est-ce lui ? », in Madeleine TYSENS (dir.), *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale offerts à M. Maurice Delbouille*, vol. II, Gembloux, Duculot, 1964, p. 165-193.

² Les deux manuscrits Bern, Burgerbibliothek, 354 et Reims, Bibliothèque municipale, 1275 indiquent dans leur explicit le titre de *Voie d'Anfer* ou *Voie d'Enfeir*. Quant au manuscrit Oxford, Bodleian Library, Digby 86, il porte le titre de *Romaunz de Enfer*, qu'il développe ensuite en *Le souenge Raul de Houdenge de la Voie d'Enfer*, combinant ainsi les deux termes de « songe » et de « voie ». C'est ce titre de *Songe d'Enfer* que préfèrent les manuscrits Paris, BnF, f. fr. 1593 et Paris, BnF, f. fr. 12603. Les six autres manuscrits existants ne donnent pas de titre à l'œuvre.

Une voie anti-canonique

Alors que le temps du Carême vient de commencer, Raoul se présente comme soudain pris du talent – du désir – de se faire pèlerin le temps d'un songe :

Dont sai ge bien que il m'avint
Qu'en sonjant un songe me vint
Talent que pelerins seroie.³

Tout pèlerin se doit de se diriger vers un lieu saint. Or, Raoul décide sans balancer d'aller en enfer : « Je m'atornai et pris ma voie / Tout droit vers la cité d'Enfer »⁴. Choix quelque peu provocateur⁵, mais acceptable si l'auteur-narrateur se proposait de dépeindre les souffrances et supplices qui attendent l'âme pécheresse condamnée à emprunter cette voie maudite. Cependant, contre toute attente, et selon les dires du principal témoin, ce

³ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc : An Edition Based on All the Extant Manuscripts, Madelyn TIMMEL MIHM (éd.), Tübingen, Niemayer, 1984, v. 3-5. Cet ouvrage est l'édition de référence pour cette étude.

⁴ Ibid., v. 6-7.

⁵ Un effet ironique est déjà perceptible dans cette mention du « tout droit », puisque c'est généralement en bifurquant sur une voie « a senestre » que le rêveur-pèlerin s'égare vers l'enfer. Ainsi dans la *voie d'Humilité* de Rutebeuf, le poète, en route vers le paradis, doit-il éviter le chemin conduisant en enfer qui s'ouvre « a senestre » ; au contraire, « Le chemin ting a destre main. » (RUTEBEUF, *La voie d'Humilité*, in *Œuvres complètes*, Michel ZINK (éd.), Paris, LGF, « Le Livre de Poche. Lettres gothiques », 1989-1990 (rééd. 2001), p. 346-348, v. 43 et 69). On pense aussi au joyeux Pèlerinage de Renart : Renart « molt samble bien boins pelerin » avec sa sacoche et son bourdon, mais quand « Le grant chemin n'ala il mie, / Ains le lascia par devers destre : / Une sente torne a senestre », c'est bien sûr la fin de ses bonnes résolutions (Le Roman de Renart, Armand STRUBEL (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, Branche IV, Le Pèlerinage de Renart, v. 168-174.) Chez Raoul de Houdenc, une seule voie se présente au pèlerin, celle d'enfer : le poète s'écarte de la tradition du bivium qui « assume une fonction structurale déterminante pour des textes qui ont vocation à infléchir le choix du lecteur-pèlerin, à le détourner de la voie du vice pour le gagner à celle du salut », comme l'écrit Philippe Maupeu. Ce critique rappelle que l'histoire du bivium remonte à Hésiode et Xénophon, mais qu'elle est aussi centrale dans les Psaumes et l'Évangile de Matthieu. Cf. Philippe MAUPEU, « Bivium : l'écrivain nattier et le Roman de la Rose », in Frédéric DUVAL et Fabienne POMEL (dir.), Guillaume de Digulleville. Les Pèlerinages allégoriques, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2008, p. 21-42 (cit. p. 21).

chemin vers l'Enfer se révèle d'emblée bien agréable : « Plesant chemin et bele voie / Truevent cil qui Enfer vont querre [...] »⁶.

Ce sont dix-neuf vices que croise Raoul de Houdenc sur sa propre voie d'enfer : le trajet vers l'enfer se fait en plusieurs étapes, chacune en la demeure d'un vice. Cependant, à la progression théologiquement correcte⁷ que nous pourrions attendre, il oppose une « série hétérogène » : Convoitise, Foi Mentie, Vile Taverne, Chastiau Bordel, Desesperance, Mort Soubite⁸. Une septième étape est esquissée avec la mention de Murtreville⁹, ce qui permet à Raoul de Houdenc de créer un parcours d'apparence désordonnée, formant contraste avec la voie canonique des sept péchés capitaux. À ces sept étapes s'ajoute le dangereux fleuve de Gloutonie¹⁰ que le pèlerin parvient à franchir. Les stations de sa voie d'enfer forment ainsi un ensemble hétéroclite dont on peine à comprendre l'organisation¹¹.

Gianfelice Peron, pourtant, répartit ces étapes en trois groupes distincts :

⁶ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 14-15.

⁷ Le théologien parisien Pierre Lombard, dans son Livre de Sentences (1160), est le premier à proposer la liste des sept vices principaux ou capitaux : orgueil, colère, envie, acédie, avarice, gourmandise, luxure. Les Pères grecs, héritiers du stoïcisme antique, avaient élaboré une liste de vices destinée dans un premier temps à aider les moines du désert dans leur combat quotidien contre le démon. Au début du V^e siècle, Cassien établit ainsi une liste de huit vices principaux : gourmandise, luxure, avarice, colère, tristesse, acédie, vaine gloire et orgueil. Grégoire le Grand reprend cette liste en proposant un ordre inverse et en substituant l'envie à l'acédie.

⁸ Voir à ce propos Fabienne POMEL, *Les Voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie* au Moyen Âge, Paris, Champion, « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 57, 2001, p. 214.

⁹ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 342. Fabienne Pomel ne relève que les six premières étapes, mais l'allusion à Murtreville construit bien une série de sept lieux.

¹⁰ Ibid., v. 145.

¹¹ Comme le dit Fabienne Pomel, Raoul de Houdenc « mêle ainsi des vices non répertoriés comme tels (Convoitise, Foi Mentie), mais voisins d'Envie, avec des lieux métonymiques des vices (Vile Taverne, Chastiau Bordel) évoquant Gloutonie et Luxure, des étapes de la vie humaine (Mort) et des états psychologiques (Désespérance) » (Fabienne POMEL, *Les Voies de l'au-delà...*, op. cit., p. 214).

Ils se présentent sous forme de lieux de vices (Cité de Convoitise, Vile Taverne, Chastiau Bordel, Murtreville), de comportements vicieux (Tolir, Versez, Coupe-Gorge), et de personnifications au sens propre (Envie, Avarice, Yvrece, Honte).¹²

Chaque station est tenue par un vice, capital ou véniel, qui est assisté par d'autres vices, parents ou amis du premier. Un « réseau vicieux » encadre le pèlerin :

ÉTAPE	VICE-HÔTE	VICE(S)-ASSISTANT(S)
1. Convoitise, en terre de Desleauté (v. 19)	Envie (v. 23)	Tricherie, la suer Rapine Avarisce sa cousine (v. 29-30)
2. Foi Mentie (v. 98)	Tolir (v. 104)	Non précisé
3. Vile Taverne (v. 142)	Roberie (v. 152)	Gloutonie Hasart Mesconte Mestret (v. 146-156) Yvrece, la mère Versez (v. 217)
4. Chastiau Bordel (v. 316)	Non précisé	Fornication, Honte, la fille à Pechié Larrecins, li filz Mienuit (v. 314-320)
5. Murtreville (v. 342)	Non précisé	Cruauté Cope Gorge (v. 338-339)
6. Desesperance (v. 357)	Non précisé	Non précisé
7. Mort Soubite (v. 362)	Non précisé	Non précisé

Le texte évoque aussi Papelardie¹³. En revanche, le narrateur ne nous dit rien de son passage par Murtreville – l'endroit est cité par Yvrece et Larrecins¹⁴.

¹² Gianfelice PERON, « Raoul de Houdenc e la laicizzazione dell'allegoria », in Daniela GOLDIN (dir.), *Simbolo, metafora, allegoria. Atti del IV Convegno Italo-Tedesco*, Brixen, 1976, Padoue, Liviana, « Quaderni del Circolo filologico linguistico padovano », 11, 1980, p. 117. La traduction en français de tous les extraits cités de cet article est la mienne.

¹³ *The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc*, éd. cit., v. 168.

Les étapes ne bénéficient pas d'un égal traitement. Si l'ensemble du parcours s'étend du vers 6 au vers 367 – presque la moitié du Songe –, les descriptions de chaque station peuvent être d'une ampleur très différente : ainsi, le pèlerin s'attarde à Vile Taverne presque la moitié du temps du parcours. C'est aussi à cet endroit que l'on trouve le plus grand nombre de vices-assistants, ainsi que le seul épisode dramatique du chemin avec le combat du personnage contre Versez¹⁵. À l'inverse, Mort Soubite qui conclut le trajet n'a droit qu'à un vers et, comme Desesperance, n'a même pas de vice-hôte pour accueillir Raoul. Quant à Murtreville, on ne verra pas le pèlerin y passer : le songeur-pèlerin n'étant ni tueur ni tué, l'étape est proprement escamotée. Les trois dernières stations – Desesperance, Murtreville et Mort Soubite – subissent un effet d'ellipse : le récit s'accélère, comme si le pèlerin Raoul était « aspiré » par la bouche de l'enfer¹⁶.

Aucun souci d'équilibre donc, aucune progression descriptive ou psychologique à mesure que Raoul se rapproche de la cité d'Enfer. Chaque lieu vicieux semble situé là par hasard, et l'un pourrait fort bien se substituer à l'autre sans que la progression du pèlerin en soit gênée. Sa voie d'enfer n'est pas organisée, à l'image du désordre du monde des hommes soumis aux tentations et oublieux du bel ordre divin qui doit conduire les créatures sur le chemin du Bien, vers Dieu. On constate cependant une gradation, ou plutôt une dégradation, dans la succession des lieux traversés : de la convoitise, synonyme du péché capital d'envie, on passe à l'ivresse – la gourmandise –, la luxure et le meurtre, actions coupables qui

¹⁴ Ibid., v. 338-343.

¹⁵ On proposera comme traduction du terme Versez « Homme ivre que l'alcool rend bagarreur ».

¹⁶ Cette accélération est amplifiée par l'utilisation des négations exceptives : « [...] d'iluec jusqu'à Mort Soubite / N'a c'une liue de travers » et « N'i a c'un souffle a trespasser » (The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 361-362 et 364).

peuvent entraîner chez le sujet désespérance et mort. C'est ainsi que Gianfelice Peron analyse le cheminement du pèlerin :

Il serait facile d'instaurer des comparaisons et de mettre en évidence les affinités entre la méthode de Raoul et celle qu'on peut rencontrer dans les textes de saint Bernard, d'Alain de Lille, d'Innocent III et d'autres. Dans le *Contemptus Mundi* (II, 21-23), Innocent III parle, par exemple, de la maison de la prostituée comme d'une voie qui mène à l'enfer, et il définit l'Ébriété comme mère de la Luxure, préfigurant un itinéraire très semblable à celui de Raoul qui, après avoir été écrasé par Versez, est pris en charge par Yvrece qui le mène, à travers le pays de Fornication, à Chastiau Bordel (v. 216-217).¹⁷

Les deux stations finales sont certes des plus périlleuses : le désespoir est un péché capital, péché de Judas par excellence qui poussa celui-ci au suicide, et antinomique de la vertu théologale d'espérance. Quant à Mort Soubite, il s'agit d'une mort bien particulière qui effraie les chrétiens : trépasser sans avoir eu le temps de se repentir, se confesser et recevoir le sacrement de l'extrême-onction signifie la mort de l'âme et donc l'impossibilité de gagner le paradis. Mais Raoul propose ici une logique de damnation inédite et audacieuse pour une époque qui n'aime pas voir remis en question les schémas acquis.

Un univers courtois

Raoul ne s'attarde pas à décrire physiquement les allégories vicieuses qu'il rencontre. Il s'intéresse davantage au caractère des gardiens du chemin infernal et la description qu'il en donne est des plus surprenantes. À l'agressivité qu'on pourrait craindre de la part d'un démon, se substitue un accueil toujours courtois et chaleureux, où domine le champ lexical du plaisir :

Je m'en ving la premiere nuit

¹⁷ Gianfelice PERON, « Raoul de Houdenc e la laicizzazione dell'allegoria », art. cit., p. 118.

A Covoitise la cité.
 [...]
 Si me herbregai chiés Envie.
 Plesant ostel et bele vie
 Eümes, et sachiez sanz guile,
 Que c'est la dame de la vile.
 Envie bien me herbrega [...].¹⁸

Le narrateur trouve semblable hospitalité chez Tolir, qui « cortois estoit et debonere » : « Durement me plot son afere. / O lui me retint au disner »¹⁹. Il estime Roberie « de molt plesant maniere » car elle l'héberge « volentiers »²⁰. De même les démons semblent sincèrement ravis de recevoir sa visite, un plaisir que Raoul partage sans réserves, comme à Chastiau Bordel : « Me vint veoir a grant deduit / Larrecins, le filz Mienuit »²¹. L'hospitalité des vices est exemplifiée par la scène du banquet infernal auquel le pèlerin est chaleureusement convié²².

Les vices se montrent des plus affables, offrant au visiteur le charme courtois de la conversation. Envie est rapidement rejointe par Tricherie et Avarisce qui viennent participer au repas du pèlerin « por [lui] veoir toutes ensamble »²³. À Vile Taverne, sa plus longue étape, la compagnie est tout aussi charmante :

La nuit fu mes osteus entiers.
 [...]
 Hasart et Mescont[e] et Mestret
 Furent la nuit a mon ostel.
 Qu'en diroie ? Je l'oi itel
 C'on ne le pot plus plesant fere.
 Molt m'enquistrent de mon afere
 Li compaignon qui leenz erent [...].²⁴

¹⁸ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 18-27.

¹⁹ Ibid., v. 106-108.

²⁰ Ibid., v. 151-153.

²¹ Ibid., v. 319-320.

²² Voir surtout les vers 373-387 sqq. de The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit.

²³ Ibid., v. 32.

²⁴ Ibid., v. 154-161.

Est reproduit en enfer l'accueil policé qu'un clerc peut espérer recevoir sur terre, accueil qui, paradoxalement en regard des lieux, se trouve idéalisé.

Gianfelice Peron interprète ainsi cette inversion inattendue :

Le but de Raoul est plutôt d'expérimenter sarcastiquement la réalisation du plus impensable des adynata : celle d'un enfer devenu courtois où sont pratiquées Largesse et Courtoisie, vertus qui devraient véritablement constituer le cœur de la société chevaleresque comme il l'avait lui-même démontré dans le Roman des Eles. Ainsi, pendant que sur la terre Largece (v. 45-46) est bannie et que Doner est nains (v. 134), en enfer on trouve l'hospitalité [...].²⁵

Raoul de Houdenc a fait le choix de présenter l'enfer selon le point de vue des démons qui le peuplent. C'est l'envers du décor qu'il nous invite à contempler. Vus de cet angle inédit, les vices sont des créatures en tous points dignes de louanges. En plus des qualités étudiées ci-dessus, leurs conversations avec le pèlerin montrent que nous avons affaire à des vices consciencieux. Chacun d'eux est en effet soucieux de savoir si ses fidèles sur terre se conduisent selon ses contre-valeurs. C'est une relation d'amour réciproque qui existe entre les vices et leurs fidèles. À Vile Taverne, le verbe aimer ponctue le dialogue entre Raoul et Hasart, Mesconte et Mestret²⁶. Cette relation est comparable à celle qui unit des croyants à leur saint patron, une union bilatérale comportant la dévotion de la part de l'homme et la protection de la part du saint – ici, du vice. Ainsi les partisans de Larrecins se sentent-ils liés à leur maître infernal comme « li desciple de son couvent »²⁷.

²⁵ Gianfelice PERON, « Raoul de Houdenc e la laicizzazione dell'allegoria », art. cit., p. 118.

²⁶ « Tuit ensamble me demanderent [...] / Que lor deïsse isnellepas / Noveles qu'a Chartres fesoient / Dui lor ami qu'il molt amoient, [...] / Et je respondi sanz mesfez : / "Il vous aiment molt durement [...]" ». Et plus loin : « [...] en cest mont n'a pas de gent dis, / Qui d'els la verité retret, / Miex aiment Mescont[e] et Mestret / Et [...] aiment de grant maniere / Mestrait et Mescont[e] et Hasart » (The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 162-187).

²⁷ Ibid., v. 324.

Les vices ont raison de se réjouir, puisque ce sont eux qui règnent en maîtres sur terre, alors que les allégories représentant les vertus sont battues en brèche.

Ayant parcouru la voie des vices et franchi les portes de l'enfer, la première vision qu'a Raoul de la demeure de Belzébuth proprement dite est celle des tables qu'on dresse – vision des plus positives !

De tant a bien venu me ting
Que, quant g'i ving, que il metoient
Les tables. Molt s'entremetoient
Del mengier leenz atoner.²⁸

L'enfer est placé d'emblée sous le signe du banquet et de la consommation alimentaire. Pour l'entrée du pèlerin dans les lieux, on aurait pu s'attendre à une mention des portes, ces terribles portes d'airain qu'on ne peut franchir que dans un sens²⁹. Raoul en parle longuement, mais pour insister sur le fait qu'en enfer, on mange justement « à portes ouvertes » :

Onques portiers por retorner
Ne me prist, et itant vous di,
C'une coustume en Enfer vi
Que je ne ting mie a poverte,
Qu'il menjüent a porte ouverte.
Quiconques veut en Enfer vait ;
Nus en nul tens leenz ne trait
Que ja porte li soit fermee.³⁰

Et le pèlerin ne manque pas de faire une comparaison dévalorisante avec le monde d'en-haut :

Iceste coustume est faussee
En France : chascuns clot sa porte ;
Nus n'entre leenz s'il n'apporte,

²⁸ Ibid., v. 368-371.

²⁹ Nous faisons bien sûr allusion à l'enfer décrit par Virgile au Livre VI de son *Énéide*. Dans sa *voie d'Humilité*, Rutebeuf se détourne de la voie d'enfer, car il sait que l'emprunter c'est se condamner à ne jamais revenir en arrière : « [...] sachiez qu'au retorner a / Une gent male et felonessse / Qui por loier ne por promesse / N'en laissent .i. seul eschapeir / Puis qu'il le puissent atrapeir » (RUTEBEUF, *La voie d'Humilité*, in *Œuvres complètes*, éd. cit., v. 62-66).

³⁰ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 372-379.

Ce veons nous tout en apert ;
 Mes en Enfer a huis ouvert
 Menjüent cil qui leenz sont.³¹

Poursuivant ses louanges, Raoul se réjouit de ses premières constatations et affirme de nouveau son objectif premier : « De la coustume que il ont / Me lo. En Enfer ving tout droit »³².

Ce passage, et en particulier sa clause, ne manque pas de comique : le pèlerin semble guidé par son seul estomac. Peu importe ce qui peut se passer en Enfer, du moment que l'on y mange ! Le pèlerinage de Raoul s'ancre fortement dans les préoccupations temporelles, à l'image des nobles laïcs du XIII^e siècle qui revendiquent leur droit aux plaisirs terrestres face aux objurgations de pénitence et de chasteté du clergé. Loin de montrer l'intention d'expier ses fautes, Raoul, à peine arrivé en ce lieu de supplices, revendique haut et fort le péché de gourmandise, un des pires péchés capitaux, qui sera le fil directeur de son séjour dans le palais de Belzébuth.

Comme pour le chemin d'enfer, Raoul se livre à une inversion des topoï infernaux pour ce palais. Ses premiers instants en enfer s'ouvrent sous les meilleurs auspices, ceux d'une hospitalité comparable à celle que les vices lui ont déjà montrée. La première désignation de Belzébuth est celle de « roi d'Enfer »³³ ; le narrateur duplique dans l'au-delà le modèle courtois et seigneurial dont le frustre le monde d'ici-bas. En effet, non

³¹ Ibid., v. 380-385. En 1261, le roi de France Louis IX, peut-être influencé par les frères mineurs, peut-être par simple souci d'économie en vue de rassembler des fonds pour la croisade, décide de manger désormais à portes fermées au lieu d'accueillir comme auparavant tous ceux qui se présentaient à l'heure des repas, au grand dam des jongleurs : en écrivant Renart le bestourné « Rutebeuf proteste avec une vigueur intéressée contre cette mesure contraire aux obligations d'un prince », dit Michel Zink dans son édition de l'œuvre de Rutebeuf (RUTEBEUF, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 280). Ce commentaire à propos du texte de Rutebeuf pourrait aussi éclairer l'œuvre de Raoul de Houdenc : la décision de fermer les portes va à l'encontre d'une des vertus cardinales de la courtoisie, la largesse.

³² The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 386-387.

³³ Ibid., v. 395.

seulement le pèlerin aux mains vides n'est pas refoulé comme cela se pratique sur terre, mais il est reçu comme un hôte de marque :

Onques mes si grant joie a droit
 Ne fu fete comme il me firent,
 Quar de si loing que il me virent
 Chascuns por moi veoir acort.
 [...]
 Je m'en montai isnelement
 Sur el palais fet a ciment.
 Adonc fui je bien salüez
 De clerks, d'evesques, et d'abez.³⁴

Belzébuth accueille personnellement le pèlerin d'enfer d'un joyeux « Raoul, bien soies tu venus ! »³⁵. « Le diable, grossier par antonomase », note Gianfelice Peron, « se conduit comme un seigneur attentif à toutes les règles du savoir-vivre courtois, et sa courtoisie et sa générosité se révèlent au sommet de leur splendeur à l'arrivée de Raoul à la cour d'enfer »³⁶.

Ainsi, Raoul dédramatise la vision traditionnelle de l'enfer en le banalisant et en l'humanisant, aussi bien en présentant le roi d'enfer préoccupé du repas à venir qu'en montrant ses hôtes heureux d'accueillir le nouveau venu. La mention de lieux terrestres parfaitement identifiables (Poitou, Chartres, Paris, Angleterre³⁷) crée un effet de réel et donne à cet enfer les contours de l'ici-bas. L'altérité de l'espace infernal est gommée par la représentation de cet univers seigneurial qui rappelle la cour arthurienne soudée par la fraternité entre chevaliers et par la présence tutélaire et bienveillante du roi Arthur, cour où triomphe la courtoisie :

Cel jor tint li rois d'Enfer cort,
 Plus grant que je ne vous sai dire.
 Cel jor furent a grant concire
 Tuit cil qui del roi d'Enfer tindrent ;

³⁴ Ibid., v. 388-410.

³⁵ Ibid., v. 412.

³⁶ Gianfelice PERON, « Raoul de Houdenc e la laicizzazione dell'allegoria », art. cit., p. 119.

³⁷ The Songe d'Enfer of Raoul de Houdenc, éd. cit., v. 62, v. 165, v. 183 et v. 222.

Li mestre principal i vindrent,
Cil qui sont de plus grant renon.³⁸

L'accent est à nouveau mis sur cette « grant joie »³⁹ qui ne devrait se rencontrer qu'en paradis et qui exclut toute volonté de contrition ou de rédemption. À une époque où le devoir d'hospitalité se perd même chez les plus grands, tout résidant infernal, au contraire, offre complaisamment le gîte et le couvert. Raoul utilise ce détail historique pour accroître la provocation de son récit : c'est bien parce qu'on mange « à portes ouvertes » en enfer qu'il s'y rend « tout droit »⁴⁰.

Une voie doublement imaginaire

Le cheminement horizontal du pèlerin, la géographie urbaine donnée aux lieux traversés, le comportement terrestre des entités rencontrées et le spectacle des viles réalités sont autant d'indices, sinon de preuves, que cet enfer se situe sur terre et non dans un improbable monde souterrain ou parallèle. Par l'entremise du *Songe d'Enfer*, Raoul combat la théorie pluriséculaire d'une réalité physique de l'enfer pour lui préférer celle de la métaphore et de l'intériorisation, comme le résume Chantal Connochie-Bourgne :

Tout concourt à montrer que l'enfer pour Raoul de Houdenc est in via et non pas in patria, il est ici et maintenant, sur terre dans la tentation de la chair, dans la souffrance et l'injustice.⁴¹

Autrement dit, l'enfer n'est pas un lieu géographique que peut atteindre le voyageur de chair ou l'âme défunte : il est un lieu spirituel,

³⁸ Ibid., v. 392-397.

³⁹ Ibid., v. 388.

⁴⁰ Ibid., v. 6-7.

⁴¹ Chantal CONNOCHIE-BOURGNE, « Comment dire le vrai en langue vulgaire », in Christine FERLAMPIN-ACHER, Élisabeth GAUCHER et Denis HÜE (dir.), Actes du colloque Sommeil, songes et insomnies, CELAM (Rennes 2) et Université de Bretagne occidentale-Rennes 2 (28-29 septembre 2006), Perspectives Médiévales, 32 (juillet 2008), p. 91-106 (cit. p. 102-103).

présent dans les mœurs et les choix des vivants. Raoul de Houdenc adhère en cela aux théories d'Amaury de Bène⁴² qui, au début du XIII^e siècle, nie toute localisation à l'enfer et au paradis et en fait des lieux spirituels⁴³ : « *Infernus nihil aliud est, quam ignorantia ; nec aliud est paradus, quam cognitio veritatis* »⁴⁴.

Le décor du songe-cadre ne sert qu'à masquer la véritable intention de l'auteur du *Songe d'Enfer* : en faisant mine de cheminer vers l'enfer, il invite en réalité son lecteur à le suivre sur une voie terrestre. L'enfer, lieu spirituel, se trouve en nous, dans nos actes et nos péchés, et non dans une improbable géographie souterraine. La *Voie d'enfer* de Raoul est donc une voie purement imaginaire, puisqu'elle est issue d'un songe illusoire et décrit un chemin qui, pour l'auteur, n'existerait tout simplement pas.

⁴² Amaury de Chartres ou Amaury de Bène (mort en 1206) fut un philosophe et théologien français du XII^e siècle. Il enseigna la théologie et la philosophie à l'université de Paris et professa une sorte de panthéisme mystique, dit du Libre-Esprit, qu'il avait puisé dans les écrits de Jean Scot Erigène, et qui le fit condamner en 1204 par le pape Innocent III et, en 1215, par le IV^e concile du Latran. Il eut un grand nombre de disciples, les Amauriciens : certains d'entre eux furent jugés au cours d'un concile réuni à Paris en 1210, et brûlés en dehors de Paris, au-delà de la porte des Champeaux, après avoir été livrés à la justice royale. Pierre Drogi résume ainsi sa pensée : « Le point sur lequel porte le litige concerne en fait la Vision Béatifique et l'eschatologie : il semblerait qu'Amaury ait enseigné une compréhension "réductrice" (purement métaphorique ou symbolique) de ces lieux de l'au-delà que sont le Paradis et l'Enfer – et transporté, de fait, dans le langage le problème de l'articulation du lieu et de son effectivité [...]. Pour le fond, ce qui semble reproché aux disciples d'Amaury consiste apparemment à rabattre sur des noms ou des mots (hypothèse intellectualisante et nominalisante, ou pour le moins verbale), ou encore des "réalités" entendues en leur sens métaphorique le "lieu" littéral ou matériel spécifiés par le dogme, et les peines physiques qui leur sont associées » [Pierre DROGI, « La crise amauricienne et ses répercussions en littérature (paradis et enfer autour des années 1215-1240 environ) », *Miscellanea Mediaevalia*, 27 (2000), p. 335-361 (cit. p. 341-342)].

⁴³ Abélard faisait déjà de l'enfer un lieu mental, encouragé par la séparation qu'il opérait entre les res et les verba, prenant part en cela à la querelle médiévale entre les tenants du nominalisme et ceux du réalisme. Cf. É. BRÉHIER, *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, « L'Évolution de l'humanité », 45, 1937 (rééd. 1971), p. 183-184.

⁴⁴ « L'enfer n'est rien d'autre que l'ignorance ; de même que le paradis n'est autre que la connaissance de la vérité » (nous traduisons), d'après Martin le Polonais, cité par Pierre Drogi dans « La crise amauricienne... », art. cit., p. 341.